

en
vrai

RÉSEAUX SOCIAUX

« Le\$bean, v*ol, unalive... », quand la langue se réinvente pour tromper les algorithmes

Pour éviter le « shadowban », une nouvelle langue surgit sur les réseaux, mêlant astuces typographiques et détournements créatifs. Quitte à influencer la langue de la « vraie » vie.

LORRAINE KIHIL

Pour le moment, je m'entraîne comme jamais, alors si tu aimes l'escalade, reste ici pour regarder mon vlog entraînement. » Changement de décor, voilà l'instagrammeuse belge Sophie Berthe en train d'enchaîner les tractions. La voix off reprend : « Alors d'abord, je commence par faire des tractions, pour tous les Palestiniens et les Palestiniennes qui meurent et pour rappeler que ce qui se passe à Gaza est un génocide mené par la politique coloniale d'Israël. Et je galère un peu parce que c'est dur de voir que ce génocide est invisibilisé par beaucoup. » Nouveau plan : elle soulève des poids à une main : « Ensuite, je fais de la force des doigts pour imaginer les étés caniculaires qui nous guettent... » Et ainsi de suite : à chaque nouvelle séquence, le conseil muscu est rapidement détourné pour glisser un message politique.

Des *reels* de ce genre se sont multipliés ces derniers mois sur les réseaux sociaux. Le principe : accrocher l'internaute avec un contexte léger qui plaît à l'algorithme (un tuto maquillage, les recommandations vacances en petite tenue) pour mieux le tromper et contourner sa censure. Ou plutôt son « bannissement furtif » (*shadowban*) qui consiste à déréférencer les posts qui lui déplaisent. Ce sont des emojis aubergine et pêche pour parler de sexe, pastèque pour la Palestine, un jeu typographique pour écrire « le\$bean » (lesbien) ou « v*ol » (viol), voire des codes. Cette créativité contrainte autour de la langue d'internet porte un nom : l'« algospeak » ou « cryptolanguage ».

Les origines de l'« algospeak »

« C'est comme si chaque mot que vous prononciez était scruté par l'algorithme et devenait un élément du puzzle qu'il assemble pour déterminer le contenu de la vidéo, le type d'information qu'elle renferme... et ce qu'il en fait », explique Adam Aleksic, aka Etymology nerd, qui compte 1,6 million d'abonnés sur Instagram et 824.000 sur TikTok. L'influenceur américain de 24 ans, spécialiste de linguistique, a sorti cet été un livre sur le sujet dans lequel il décortique la manière dont le langage est ainsi joyeusement réinventé. « Dans mon métier, je compose en permanence avec l'algorithme. Je rédige le script de toutes mes vidéos. J'élabore à l'avance ce que je veux dire, je réfléchis à la manière de formuler telle idée pour maintenir l'attention du public afin de pouvoir transmettre le reste du message. Je dois me préoccuper d'indicateurs comme la rétention, c'est-à-dire la durée pendant laquelle les personnes regardent la vidéo. » Il s'agit non seulement d'éviter certains thèmes ou thématiques mais aussi de repérer des expressions aimées par l'algorithme, dans l'espoir de voir son contenu mis en avant (et viser la viralité). « Or ce n'est pas neutre sur le langage. »

Algospeak, son livre, s'ouvre sur l'exemple du terme « unalive », qui se traduirait littéralement par « invivant ».



Le mot est apparu dans un même (une image ou un texte viral) de 2013 tiré du dessin animé Spiderman. On y voit le personnage de Deadpool euphémiser le fait de tuer (« to kill ») quelqu'un en préférant le terme « invivre » (« to unalive »). Des années plus tard, lorsque les algorithmes ont commencé à déréférencer les posts parlant de la mort, et notamment du suicide, « unalive » est devenu un synonyme passant à travers le filtre (tout comme « 5U1C1D3 » ou « \$U!C!DE »). A tel point que le terme est entré dans le langage courant avec de jeunes ados qui l'utilisent désormais, parfois sans savoir qu'il ne s'agit, à l'origine, pas d'un « vrai » mot. Et en fait, pourquoi pas, relève Adam Aleksic : « Cela a déjà commencé à s'immiscer dans des contextes plus formels ou éducatifs, comme les dissertations où l'on évoque le fait que Hamlet ou le Dr Jekyll se « unalive » (pour « suicide », NDLR), car les étudiants le perçoivent réellement comme une formulation plus acceptable en classe que ses synonymes plus lourds. »

Des codes passés dans le langage courant

Des codes passés dans le langage courant ? « Carrément oui ! », s'amuse Sacha Kridelka dont le compte Instagram, anciennement nommé Amicalement gouine, traite beaucoup de l'identité *queer* et totalise 73.000 abonnés. « On sait que mettre « lesbienne » dans un contenu nous expose à une potentielle invisibilisation, car les plateformes l'associent à la pornographie. Ce qui m'a déjà porté préjudice sur certaines publications. » C'est d'ailleurs pour cela qu'elle a fini par reprendre son nom, car trop pénalisée par le mot « gouine », même écrit sous sa forme « GOUINE » (avec toutes les lettres en majuscule, sauf le L). « Sur Instagram et TikTok, les termes « le\$bean » et « WLW », pour *women loving women*, permettent aux personnes concernées de se rendre visible

« On sait que mettre le mot lesbienne dans un contenu nous expose à une potentielle invisibilisation, car les plateformes l'associent à la pornographie », explique Sacha Kridelka. © D.R.

sans risquer le *shadowban*. Je n'ai jamais entendu le « dollar bean » utilisé dans la vraie vie, mais c'est probablement le cas aux Etats-Unis. Par contre « WLW », prononcé « wuhluhwuh », à l'américaine, est entré dans le langage. On voit d'ailleurs des pubs ou des campagnes qui utilisent le terme sous cette forme sur les réseaux sociaux. » Pour la petite histoire, Adam Aleksic raconte dans son livre que la fonction *text to speech* de TikTok aurait buté sur le terme « le\$bian », le lisant « le dollar bean » (« le dollar haricot »), l'expression a vite été adoptée par la communauté concernée.

Des politiques de modération opaques

« Beaucoup de ces termes sont anglais parce que ça reste la langue dominante d'internet et celle dans laquelle les algorithmes sont entraînés, mais on observe aussi ce phénomène de cryptolanguage dans le français », observe Thibault Grison, maître de conférences en science de l'information et de la communication à l'Université de Lille. « Alexandra Saemmer avait fait un article qui s'intitulait « Le parler français des Gilles et John », dans lequel elle expliquait que les gilets jaunes faisaient exprès de faire des fautes d'orthographe dans les groupes Facebook pour éviter d'être repérés par les forces de l'ordre pour l'organisation des manifestations. Ça permettait de déjouer les recherches par mots-clés. » Le chercheur, qui a fait sa thèse sur la censure des communautés sexuelles et de genre sur les réseaux sociaux, parle d'une « distorsion linguistique » visant « une incommunication avec la machine ». Une créativité contrainte souvent très politique.

Une des difficultés avec ces politiques de modération et de déréférencement tient au fait qu'elles sont totalement opaques et en constante évolution. Donc la connaissance des utilisateurs se fonde sur l'expérience, en l'occurrence, à partir

de posts qui sous-performent spectaculairement par rapport à d'habitude. Aude Gaspar, 35 ans, a commencé à jouer avec les typographies pour déjouer les robots de modération au moment où elle a basculé sa page « Pourquoi devenir féministe » de Facebook vers Instagram, il y a quelques années. « A l'époque entre 6.000 et 8.000 personnes suivaient la page sur Facebook. Je faisais un post par jour qui récoltait au minimum 70 likes mais montait régulièrement à 200 ou 300. Et puis du jour au lendemain, je me suis retrouvée avec six à huit likes, parfois zéro. » Depuis deux ans, le compte Instagram est très actif pour sensibiliser sur la Palestine, elle a d'ailleurs fait partie d'une des flottilles interceptées par Israël. « A force d'être déréférencés, les collectifs pour la Palestine sont allés chercher des créateurs qui étaient un peu à l'extérieur de leur mouvement pour trouver une autre caisse de résonance. C'est comme ça que j'ai commencé à en parler, en fait. Au départ, je pensais que ça flinguerait ma page, mais pas du tout. » On tâtonne.

« En fait, la logique de déréférencement n'est pas si simple », avance Thibault Grison. « Il y a des mots-clés interdits, d'autres qui font que le contenu ne sera pas monétisé, d'autres provoqueront un *shadowban* ou une perte de points. Le poids de la communauté compte... Le risque, c'est que, faute de clarté, on arrive à un excès de prudence. » Cela dit, l'activiste féministe aux 48.000 abonnés Instagram dit sentir un renforcement des politiques de déréférencement depuis quelques semaines. « Ma visibilité c'est 0,1 % des personnes qui suivent ma page », explique Aude Gaspar. « Il y a quand même tout un jeu qui est compliqué à assurer quand on parle féminicide, avortement, Palestine. Le compte My voice, my choice (767.000 abonnés, NDLR) se fait régulièrement *shadowban*, donc on sait que la bataille pour le droit à l'avortement est ralentie par cette censure. »